



Grand entretien Verdier, Métailié : 40 ans et tous leurs engagements

Ces deux maisons d'édition ont été fondées, en 1979, sur une impulsion littéraire et politique. Depuis, leurs catalogues se sont étoffés, des auteurs prestigieux les accompagnent – et l'aventure continue. Colette Olive et Anne-Marie Métailié, leurs fondatrices respectives, racontent

PROPOS RECUEILLIS PAR
JEAN BIRNBAUM ET MACHA SÉRY

Les éditions Métailié sont situées à Paris et portent le nom de leur directrice, Anne-Marie Métailié. Les éditions Verdier, elles, se trouvent nichées dans les Corbières et ont été bâties par quatre anciens militants maoïstes de la Gauche prolétarienne (GP). Mais par-delà ces différences, ces deux petites maisons aux catalogues prestigieux et au rayonnement international ont plus d'un point commun. A commencer par leur date de naissance, 1979. Pour fêter cet anniver-

saire, « Le Monde des livres » a décidé de faire dialoguer Anne-Marie Métailié avec Colette Olive, qui dirige Verdier aux côtés de Michèle Planel.

Vous connaissiez-vous ?

Anne-Marie Métailié Oui ! Le père de mon mari, qui habitait Toulouse, connaissait celui de Colette Olive. Il pêchait avec lui dans la région et lui achetait du vin. Mon beau-père m'avait exhortée à prendre contact avec Colette, car nous étions l'une et l'autre sur le point de créer nos maisons d'édition. D'ailleurs, lors de la première édition du Salon du livre de Paris, en 1981, nous



avons pris un stand ensemble.

Colette Olive Nous étions amis avec ton beau-frère Jean-Paul Métaillé, rencontré à Toulouse, où il avait créé avec deux complices, Jean-Michel Mariou, compagnon des débuts, auteur et directeur de collection chez nous, et Benoît Rivero, l'un des quatre fondateurs de la maison, un journal satirique, *Le Rictus occitan*.

Quand vous racontez à des lycéens comment sont nées vos maisons respectives, que leur dites-vous ?

C. O. Je leur dis qu'on était un groupe d'amis qui vivaient au milieu des vignes, dans un lieu-dit qui s'appelle Verdier. Créer cette maison, pour nous, était une manière de poursuivre l'engagement politique de notre jeunesse en faisant découvrir les textes dont on pensait qu'ils étaient incontournables. Depuis nos premières parutions jusqu'à nos publications actuelles, par exemple avec les écrits de Lutz Bassmann, dont chacun sait qu'il s'agit d'Antoine Volodine, il y a une continuité : un militantisme, un rapport à la société, à la vie, aux luttes, qui passe par l'imaginaire et la langue, toujours.

A.-M. M. Mon aventure à moi est individuelle. J'étais une jeune femme très agitée, passée par l'enseignement, la sociologie, le journalisme, et ma rencontre avec Jérôme Lindon [1925-2001], des Editions de Minuit, a fait que je me suis dit : « Voilà l'activité dans laquelle je pourrais être moi, entièrement. » J'avais eu l'impression que tout ce que j'avais fait auparavant était de l'escroquerie, le livre était enfin un objet concret, la preuve d'un travail. Et j'ai dit adieu à mon psy en lui annonçant que j'allais faire des livres. Il m'a répondu : « C'est la meilleure idée que vous puissiez avoir. » Ensuite, j'ai essayé de construire un catalogue où je resterais fidèle à ce dont j'ai rêvé, où je n'abandonnerais rien des valeurs qui m'ont construite. Parmi ces valeurs, et c'est un autre point commun avec Verdier, il y avait celles du militantisme. Si j'ai commencé à publier de la littérature étrangère, en particulier brésilienne, c'est parce que j'étais liée à l'extrême gauche insurgée de ce pays. Ma motivation première, c'était un anti-impérialisme primaire : je voulais faire entendre d'autres imaginaires que celui des Etats-Unis.

Pourquoi avoir commencé, l'une comme l'autre, par publier des essais ?

C. O. C'est le résultat de notre engagement politique, poursuivi par une réflexion philosophique dans ce que nous appelions les « cercles socratiques », puis les « cercles bibliques » qui nous conduisirent vers l'hébreu et la rencontre avec Charles Mopsik, jeune philosophe, traducteur et fondateur de la collection « Les Dix Paroles », inaugurée par la publication du *Guide des égarés*, de Maïmonide, dès 1979. La question du juif était pour nous la question majeure du XX^e siècle. Nous devions étudier et nous confronter aux textes pour comprendre. Benny Lévy [1945-2003] était alors le compagnon de réflexion de Sartre ; sa fille adoptive, Arlette Elkaïm-Sartre, traduisait les *Aggadoth du Talmud de Babylone* [paru en 1983]. Les essais nous nourrissaient. On voulait que notre maison soit le reflet de cette époque, d'un héritage. Par ailleurs, les Corbières, où nous vivons, ont été traversées par le catharisme et les troubadours. Michèle Planel avait eu comme professeur l'historien et poète René Nelli [1906-1982], qui a traduit pour nous *Du jeu subtil à l'amour fou* [1979], œuvre maîtresse de son troubadour préféré, Raimon de Miraval. Pour la littérature, on s'est donc naturellement tournés vers le bassin méditerranéen – l'Italie, pays avec lequel nous avions des liens politiques, puis l'Espagne. Vinrent ensuite l'Allemagne et la Russie. Pierre Michon a ouvert la voie à la littérature française contemporaine.

A.-M. M. Il y avait, à la fin des années 1970, une grande production intellectuelle qui se traduisait dans les essais. Mon projet était de publier des essais accessibles. Cela a été un échec absolu car les chercheurs n'avaient aucune envie de travailler sur la lisibilité de leurs textes. Ils étaient entre eux au chaud, les lecteurs n'existaient pas, ils rejetaient toute suggestion. En outre, les ventes en sciences humaines ont commencé à décliner dans les années 1980. Alors je me suis tournée vers la littérature étrangère. J'ai publié des classiques de la littérature brésilienne et, en 1983-1984, est apparu tout un mouvement littéraire autour



de la décolonisation portugaise, Antonio Lobo Antunes, Lidia Jorge et José Saramago. J'ai pressenti alors qu'une nouvelle génération pourrait annoncer un second boom de la littérature sud-américaine. Des poètes qui avaient connu la dictature et la prison à 18 ans, qui vivaient en exil, seraient rattrapés, un jour ou l'autre, par la littérature. L'exemple le plus fort en a été Luis Sepúlveda, notre plus grand succès (4 millions d'exemplaires vendus). Et c'est avec eux que j'ai rencontré des auteurs généreux, qui se lisaient et s'admiraient les uns les autres.

Ces quatre décennies n'ont pourtant pas été un long fleuve tranquille...

A.-M. M. C'est le moins qu'on puisse dire ! Au début, Jérôme Lindon m'appelaient chaque année à la même date pour me demander si je n'avais pas déposé le bilan. Au bout de six ans, selon lui, le plus dur serait passé. La mortalité infantile est très grande dans l'édition. A ce sujet, Odile Jacob a dit une chose très vraie : si vous n'avez pas de capital ou si vous ne faites pas partie de la famille, vous passez les dix premières années à vous former. De fait, à un moment donné, j'ai dû mettre ma maison en sommeil quelques années. J'ai été nègre, j'ai écrit des autobiographies de rockeurs, réalisé des livres d'entreprise pour recapitaliser ma maison. Mes relations avec les banques ont toujours été problématiques mais parfois surprenantes. Pendant les grandes grèves de 1995, qui furent catastrophiques pour les ventes, une chef d'agence de la BNP m'a dit : « *Pendant trois mois, je ne regarde pas votre compte, débrouillez-vous.* » Elle m'a donné un sacré coup de pouce ! Donc, cela a été difficile, mais je n'ai jamais songé à arrêter. J'étais portée par mon plaisir de faire des livres. La sortie de la précarité a coïncidé avec le moment où le Seuil s'est mis à diffuser mes livres. Aujourd'hui, ma maison appartient au Seuil, donc à Média Participations, parce qu'à un moment donné, il y a neuf ans, je me suis rendu compte que je n'étais pas immortelle, et je me suis dit : « Si je meurs, ça va être le chaos pour les auteurs, l'équipe... » Mais

pas plus les nouveaux actionnaires que les anciens n'ont envie d'intervenir dans mon travail d'édition, ils sont eux-mêmes éditeurs et savent que c'est toujours contre-productif.

C. O. Les dix premières années ont aussi été très difficiles chez Verdier. Partis sans argent, nous avons rencontré des difficultés de trésorerie. Je m'occupais des relations avec la banque. Un responsable d'agence nous a également sauvé la vie : quand les traites arrivaient et étaient refusées, il savait que l'argent de la diffusion allait rentrer. Il nous a fait confiance. Aujourd'hui, tout est automatisé, ça ne serait plus possible ! Pendant la première année, on a rendu visite à Maurice Nadeau, José Corti et d'autres, pour qu'ils nous donnent des conseils. Tout le monde nous a dit que le nerf de la guerre était la diffusion. Après quelques augmentations de capital, quelques succès éditoriaux aussi, le cap fatidique fut passé ! Cette première décennie passée, nous avons confié notre diffusion aux PUF avant de signer avec le Centre de diffusion de l'édition (CDE) de Gallimard en 2000. Donc, oui, c'est dur, mais on croit très fort au livre, au livre papier d'abord, puisque le numérique ne marche pas, en réalité. De toute façon, on est condamné à faire ce qu'on fait, et c'est pour cela que ça marche, qu'on est toujours indépendants.

Quelles relations entretenez-vous avec les libraires ?

A.-M. M. Au début, alors que je n'avais aucune crainte quand j'avais un rendez-vous chez un banquier, j'étais terrifiée par les libraires. Or ils sont décisifs, ce sont les premiers prescripteurs. Désormais je les rencontre volontiers, nous travaillons ensemble. La difficulté, aujourd'hui, c'est le changement de génération dans cette profession. Les jeunes libraires ne nous connaissent pas, ils ignorent souvent nos auteurs, il faut tout reprendre de zéro quand un auteur n'a pas été publié pendant quatre ou cinq ans. Et puis les centres d'intérêt ont changé. Quand j'ai publié pour la première fois l'auteur angolais José Eduardo Agualusa, un article est aussitôt paru dans la presse et le livre s'est bien vendu.



Aujourd'hui, il est très difficile de faire lire un inconnu qui n'a pas été reconnu d'abord aux Etats-Unis. Les quadragénaires ont une boussole pointée vers New York, et point final, ou presque. Les libraires, eux, sont très compétents mais ils n'ont plus la même curiosité.

C. O. Depuis nos débuts, nous sommes très soutenus par les libraires – aujourd'hui nous réalisons 50 % de notre chiffre d'affaires avec le fonds. Et à un moment où le monde du livre est de plus en plus menacé, la relation avec eux demeure notre priorité. Avec l'aide de notre diffuseur, nous tâchons donc de renforcer le lien avec la nouvelle génération de libraires. Nous organisons régulièrement des réunions dans les régions et des journées de formation où nous leur présentons nos livres et nos auteurs. C'est à ceux qui connaissent forcément moins bien notre catalogue que nous nous adressons en priorité aujourd'hui. On ne peut pas leur demander de tout savoir, on voit bien qu'ils sont en demande. C'est un travail de longue haleine, mais qui porte ses fruits.

Un dernier point commun entre vos deux maisons : une certaine conception collective, familiale, conviviale, de l'édition... Le romancier cubain Leonardo Padura vous décrit, Anne-Marie Métaillé, en « chef de tribu ». Quant aux éditions Verdier, elles organisent chaque année, depuis

1995, le fameux Banquet du livre de Lagrasse, dans l'Aude...

C. O. En référence à Platon, le Banquet témoigne effectivement de cette communauté d'auteurs que nous accompagnons dans leur chemin d'écriture depuis l'origine. Semaine exceptionnelle, pendant laquelle écrivains, villageois et public partagent ateliers, séminaires, conférences... et repas... ! En 1979, du reste, avec ma camarade Marie Abadie et sur les conseils de Benny Lévy, nous avons cosigné un recueil de recettes intitulé *Quatre saisons gourmandes. Les menus de fête* !

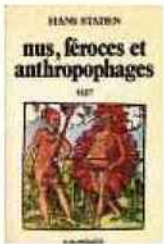
A.-M. M. Je me suis créé une famille intellectuelle et littéraire. Je dois avouer

que mes auteurs sont aujourd'hui mes amis les plus proches. Je leur rends visite dans leur pays, fréquente les salons du livre où ils sont invités dans leurs régions. Je les présente les uns aux autres. Ensuite, ils restent en contact, discutent ensemble, se lisent, parlent de littérature, me signalent les livres qu'ils découvrent. Nous aimons manger et cuisiner ensemble. C'est autour d'une table qu'on raconte les meilleures histoires. Je me rappelle le premier Salon de littérature latino-américaine qui s'était tenu à Gijón, dans les Asturies. On a fait les courses ensemble, nourri cinquante personnes, ri, dansé, chanté... C'est l'un de mes souvenirs d'éditrice les plus amusants ! ■



Métailié...

... EN QUELQUES TITRES



1979 *Nus, féroces et anthropophages*, de Hans Staden, un récit daté de 1557 sur les Tupinambas du Brésil.

1985 *Contes d'amour de folie et de mort*, d'Horacio Quiroga.

1989 *Le Rivage des murmures*, de Lidia Jorge.



1992 *Le Vieux qui lisait des romans d'amour*, de Luis Sepulveda.

2006 *Romanzo criminale*, de Giancarlo De Cataldo.

2011 *L'Homme qui aimait les chiens*, de Leonardo Padura.

2012 *Le Dernier Lapon*, d'Olivier Truc.

2019 *La Transparence du temps*, de Leonardo Padura.

Verdier...

... EN QUELQUES TITRES



1979 *Le Guide des égarés*, de Moïse Maïmonide.

1987 *Heidegger et le nazisme*, de Victor Farias.

1999 *La Demande*, de Michèle Desbordes.



2003 *Récits de la Kolyma*, de Varlam Chalamov.

2009 *Les Onze*, de Pierre Michon.

2012 *Les Œuvres de miséricorde*, de Mathieu Riboulet.

2016 *Relire la Révolution*, de Jean-Claude Milner.

2019 *Au pays qui te ressemble*, de Lisa Ginzburg.

